

II La tentation surréaliste

Alfred DesRochers

Volume 3, Number 3-4 (15-16), May–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRochers, A. (1961). II : la tentation surréaliste. *Liberté*, 3(3-4), 626–631.

II

La tentation surréaliste

Alfred Desrochers répond ici à une lettre où nous lui demandions de nous raconter la petite histoire de sa grande aventure.

A la Claire-Vallée, Saint-Sylvère, Cté de Nicolet

11 avril 1961.

Votre lettre m'a rajeuni de 35 ans ! Ça explique mon retard à y répondre : je me suis cru jeune, avec tout l'avenir devant moi. Aujourd'hui, un temps à rhumatisme me rappelle à la réalité.

J'en profite pour causer de surréalisme. D'abord, l'épithète *surréal* n'est apparu, à ma connaissance, qu'en ces toutes dernières années. En mon jeune temps, nous n'aurions pas plus songé à parler de poésie surréelle à propos des *Champs magnétiques* que de roman réel à propos de *Madame Bovary*... Avions-nous tort ? La jeunesse a toujours raison.

Le surréalisme existait en puissance et en fait depuis des années quand on l'a baptisé. Si l'on ne veut pas remonter au Hugo des tables tournantes et au Nerval des récits oniriques et aux "exercitations" de Guillaume de Machaut, son vrai père est Guillaume Apollinaire.

La campagne de Nicolet à l'époque des *sucre*s n'est guère l'endroit où parler de ces théories : la génésie prochaine y est si manifeste qu'il n'y a plus qu'à l'attendre.

Hélas ! Je me suis fourré les doigts dans l'engrenage. Je vous jure que c'est la dernière fois. Dès que j'aurai mis cette lettre-ci à la poste, j'oublierai, jusqu'à l'heure de retomber en enfance, que j'ai déjà été

(Il y aurait ici à faire un poème surréaliste quant à l'influence occulte du prénom Guillaume, depuis le bâtard d'Arlette jusqu'à celui d'Angélique :

Les pays nés de leurs étreintes
Ont reculé les horizons.)

jeune. Je prendrai le même plaisir à regarder vos jeux, mais je me tairai. Juré, craché, ma grand foi !

Ceci dit, je rassemble mes souvenirs : A l'automne de 1923 ou 1924 — je n'ai ici aucun moyen de vérifier, mais c'était sûrement avant mon mariage (mai 1925), — une revue d'avant-garde à laquelle j'étais abonné annonçait la révolution surréaliste. Les artisans de cette révolution étaient pourtant déjà presque tous "arrivés". L'Anthologie du XXe Siècle de Robert de la Vaissière citait de leurs poèmes.

J'étais alors commis-quincaillier de jour, *baudelarien et rimbaldiste* de nuit. A peser du mastic et des clous, je m'étais déjà convaincu, après quelques essais *libres*, qu'il faut une unité de mesure à tout et que tout est pesable (ou pondérable ?). C'est là que j'ai tenté d'inventer un sommet dissonant, en vers de 11 syllabes, disposés, poème et scansion, — 6 — 5, dans lequel j'appliquais les théories nouvelles — comme je les comprenais !

En tant qu'il me souvienne, j'ai ébauché 11 de ces onzains; j'en ai, à peu près, parachevé trois ou quatre. J'en ai soumis trois à *l'ORDRE*, quelque temps avant que ce journal ne cessât de paraître. Lucien Parizeau, alors secrétaire de la rédaction, me les a retournés comme étant ou incompréhensibles ou obscènes. Si jamais quelqu'un fouille le bric-à-brac de mes manuscrits avant qu'ils ne tombent en poussière ou en cendres, il décidera s'il vaut la peine de révéler ces jeunesses, pour ne pas dire ces enfantillages.

Et, tandis que j'y pense, à ce moment-là, bien que nous ignorions mutuellement notre existence, Jean-Aubert Loranger, par des voies différentes et plus accordées à ce qui se faisait en France, tentait lui aussi d'acclimater le surréalisme au Canada.

Les Atmosphères et le Passeur vous fourniront quelques pages d'anthologie documentaire. Ce n'est pas du surréalisme à l'état pur — en existe-t-il ailleurs qu'en rêve ? — mais c'est ce qui se rapproche le plus de "l'air du temps de ma jeunesse". Le surréalisme français et l'imagisme américain : Amy Lowell, Ezra Pound, *H.D.* (Hilda Doolittle), Carlos Williams, c'est l'air du temps de ma jeunesse.

Les Criaileries de Ramon Gomez de la Serna, traduites par Francis de Miomandre, si je me souviens bien, mériteraient un coup d'oeil de votre part. . . Et je ne désespère pas que, dans dix ou quinze ans d'ici, un jeune relira *Désespérance romantique* et *l'Hymne au vent du*

Nord pour y découvrir une influence surréaliste aux endroits où nos emmer, pardon, Nos M.S.R.C. n'ont vu qu'images incohérentes. C'est une revanche comme une autre !

Ci-joint donc, deux onzains simili-surréalistes de l'automne 1924 et les chansons sans airs 1911-1961. Et si je m'écoutais, je vous soumettrais quelques chansons prolétariennes de l'époque 1923-24 :

Yaura pus d'richard à têt chavue
 Pour nous r'luquer d'un p'tit air fin :
 On s'ra les maïtt, nous autt les pauvres,
 Pis on crèv'ra encor de faim.

Mais ça pourrait donner un semblant de raison à ceux qui me croient pessimiste, alors que je n'ai jamais vu la vie autrement qu'en rose !

Avunculièrement

Alfred DESROCHERS

CHANSON

(Air : le Petit Mousse Noir)

Dans la chaleur du soir superbe,
 Je me suis couché sur le dos.
 De mes deux mains, j'empoigne l'herbe,
 Car un astre me guette en haut.
 Maman, maman, je vous appelle,
 Vite, prenez-moi dans vos bras :
 Je vais tomber dans une étoëlle,
 Si vous ne me retenez pas !

(Été de 1911)

VERS DORES

Frère, si le sort te blesse,
 Si tu vois du noir partout,
 Ne montre pas ta faiblesse :
 Triche ! Ca vaut de l'atout !

Le malheur d'être peu riche
 Ne mérite pas *d'hélas* !
 Chante au sort qui se fait chiahe :

"Yes, we have no bananas!"

Si tu reçois trop d'entailles,
Dis tout bas ce que tout haut
Dans le fracas des batailles
Dit Cambronne à Waterloo !

(Automne 1921)

ONZAINS

—I—

BAISERS ! Inflorescence axillaire et chaude
Aux alcôves des chairs moites quand la nuit
Mêlée au sang plus vif la volupté rôde :
Le calice secret ne s'épanouit
Purpurin et veiné d'or et d'émeraude
Qu'après l'étreinte ardente où des pleurs ont lui.

Vergogne blasphémée ! O ces fleurs de serre
S'étiolant aux yeux narquois des badauds
Et que le tremblement des gares lacère :
Les trains ont enfumé les Eldorados
Quand s'entr'ouvre la main que notre main serre.

—II—

PAR JEUX, comme autrefois au flanc des cratères
Fray Juan de Ségovie en des labeurs vains
Je grave sur mon coeur des amours légères :
Des sylphides s'en vont par les bois divins
Étaler leur chair nue entre les fougères
Près de l'antre où bruit la voix des sylvains.

Hélas ! outrepassant le but qui l'impulse
Ma main creuse le trait si profondément
Que la paroi trop mince au choc se révolte :
Filigrane sonore où me vient dément
Le cri luxurieux du monstre bisulce.

(Automne 1924)

SAGESSE

Quand elle avale un grain de sable,
 L'huitre — bien moins que toi ! —
 Ne vas pas crier sur le toit
 Son mal inguérissable :
 De sa douleur elle fera
 Une perle de lune
 Pour le collier qu'ennuyée une
 Blonde enfant sucera.

(Automne 1931)

CHANSON DE MARIN

Nous étions deux, nous étions trois,
 Fredonne la chanson lointaine.
 Moi, qui fus d'abord capitaine,
 Suis simple matelot de Groix ;
 Car, un soir que s'enflaient les voiles
 Et que j'étais au gouvernail,
 Sans même un souci du tramail,
 J'ai mis le cap sur les étoiles.

L'esquif sombra sur les récifs
 Au Passage de la Déroute. . .
 Notre-Dame ! que soit absoute
 L'absurdité des coeurs naifs !
 Je fus cueilli sur la mer haute
 Par un navire négrier
 Dont le coq m'apprit à prier
 Le pater des Frères-la-Côte.

Quand je revins dans mon pays
 (Après tant et combien d'années ?),
 Devant les portes condamnées,

Je compris mon destin. Depuis
Je vis mes jours dans les tavernes
Et j'imagine voir les flots
En soufflant l'écume des brocs
Au murmure des balivernes.

(Hiver 1941)

CHANSON SANS AIR

Je suis le palefrenier
Qui ne reçut qu'une obole
Et n'est pas même nommé
 Dans la parabole.
Puisque ce jeton usé
Risque de percer ma poche,
Je vais bientôt le lancer
 Dans le bois tout proche,
Avec l'espoir qu'au réveil,
Voyant sur la pièce nette
Se refléter le soleil,
 Chante l'alouette.

(Hiver de 1961)

Alfred DesROCHERS